

missaire de police avaient envahi son domicile, rue Caumartin, et, ne l'y découvrant pas, avaient conduit sa femme, Mme de Forsans-Veysset, à la permanence, qui l'avait immédiatement fait écrouer au Dépôt. Elle sut n'y pas demeurer longtemps. Connaissant la très-périlleuse négociation à laquelle son mari était mêlé, elle avait tout à redouter pour elle, se sentait trop près de Ferré, et voulut s'en éloigner. Moyennant une somme de 3,000 francs remise à Cournet, elle obtint d'être transférée à Saint-Lazare, où elle fut placée à la pistole avec les femmes des sergents de ville incarcérées.

M. Veysset avait été inscrit au registre du Dépôt avec le pronom de Jean; en réalité, il se nommait Georges. Chargé pendant le siège d'une partie de l'approvisionnement de Paris, il avait obtenu forcément de nombreuses relations avec les membres du gouvernement de la défense nationale, relations que l'armistice et la paix n'avaient point brisées. Il rêva de devenir, après le 18 mars, l'intermédiaire entre la Commune et le gouvernement de Versailles, de façon à éviter la lutte que l'on redoutait, et à remettre Paris à des mains légitimes. Le gouvernement régulier ne repoussa point ses offres et l'encouragea à poursuivre l'accomplissement de son projet. Il avait été question d'abord d'opérer une puissante diversion dans Paris, plusieurs chefs militaires de la Commune furent tâtés, ne se montrèrent pas trop rebelles, et peut-être aurait-on essayé d'atteindre un résultat sérieux, lorsque le gouvernement de Versailles, modifiant ses intentions premières, engagea Georges Veysset à pratiquer un chef de troupes fédérés et à obtenir l'abandon d'une ou de deux portes de l'enceinte fortifiée. Pour mieux déjouer les recherches de la police, M. Veysset n'ignorait pas que Raoul Rigault excellait, il avait trouvé moyen d'avoir sept appartements différents à sa disposition. Il changeait donc constamment de domicile, mais les conciliabules les plus importants se tenaient ordinairement rue de Madrid, 29, ou rue de Douai, 3. C'était un homme adroit, généreux comme ceux qui savent payer les consciences, et qui rendit à l'armée française l'important service d'acheter les chefs des batteries de Montmartre. Pour bien lui prouver que le marché fait était loyal, on encloua deux pièces de canon sous ses yeux; il versa la somme convenue, 10,000 francs. Le 14 mai, les batteries de Montmartre tuèrent une soixantaine de fédérés à Levallois-Perret, et le *Journal Officiel* du lendemain dit avec modestie: "Le tir n'est pas encore bien juste."

Ce n'était là qu'une sorte d'intermède à la négociation principale qui suivait son cours. Il s'agissait d'enlever le général Dombrowski à la Commune, de lui fournir les moyens de quitter la France en emportant avec lui une somme qui serait presque une fortune. Une lettre écrite par un important personnage du gouvernement de Versailles, en date du 10 mai, enjoignait à Veysset d'en finir coûte que coûte avec Dombrowski. Un traité fut conclu comme entre puissance de force égale. Toute la ligne des fortifications, depuis la porte du Point-du-Jour jusqu'à la porte Wagram, serait remise à l'armée régulière. "Le gouvernement de Versailles, de son côté, payait à Dombrowski et à son état-major une somme de 1 million 500,000 francs, et leur accordait à tous un sauf-conduit qui leur permettait de sortir de Paris. La somme devait être payée en billets de la Banque de France ou en papier sur la maison Rothschild de Francfort." Veysset, après l'arrestation de sa femme, s'était réfugié à Saint-Denis, à l'hôtel du *Lapin Blanc*. C'est là qu'il recevait un certain Hutzinger, officier et confident de Dombrowski. Le contrat devait être mis à exécution le 20 mai. Ce jour-là, Hutzinger avait rendez-vous avec Veysset, sur la zone neutre de Saint-Ouen, pour prendre les dernières dispositions.

(La suite au prochain numéro.)

—Un libre-penseur, parlant des obsèques de M. Thiers et regardant le ciel, d'un œil sévère: —La foule était silencieuse et recueillie, disait-il; tout le monde avait le chapeau à la main... Le ciel, seul, est resté couvert!

LA FUTURE REINE D'ESPAGNE

Les fiançailles du roi Alphonse avec sa cousine, la princesse Mercédès de Bourbon Orléans-Montpensier, ont eu lieu à l'Escurial, le 15 septembre dernier, en présence de la reine-mère Isabelle, du duc et de la duchesse de Montpensier, et de la princesse des Asturies, sœur du roi. Le mariage sera célébré au mois de février. Les Cortès se réuniront au mois de janvier.

Le roi Alphonse XII est âgé de vingt ans. Il est né le 28 novembre 1857. Il est le fils aîné de l'ex-reine Isabelle et du prince François d'Assises de Bourbon; François d'Assises de Bourbon est le fils de l'infant François de Paule, second frère de Ferdinand VII et frère cadet du premier Don Carlos.

La princesse Maria de las Mercédès est âgée de dix-sept ans. Elle est née à Madrid, le 24 juin 1860. Elle est la plus jeune des filles du duc de Montpensier et de l'infante Marie-Louise, sœur cadette de la reine Isabelle.

La reine et sa sœur sont les deux seuls enfants de Ferdinand VII. L'infante Marie-Louise épousa, en 1846, le duc de Montpensier, le cinquième fils du roi Louis-Philippe et de la reine Marie-Amélie, en même temps que sa sœur épousait le prince François d'Assises.

Lorsque le mariage du roi Alphonse sera accompli, on comptera trois reines et trois rois d'Espagne vivants, savoir la reine Christine, veuve de Ferdinand VII, la reine-mère Isabelle, la nouvelle reine régnante, l'ex-roi François, l'ex-roi Amédée, et enfin le roi régnant.

On remarquera que le roi Alphonse épouse sa cousine germaine. Ils sont enfants des deux sœurs, sans compter qu'ils portent le même nom, étant Bourbons l'un et l'autre. La reine Isabelle et la duchesse de Montpensier sont, de leur côté, filles du roi Ferdinand VII et de la reine Christine, qui étaient aussi cousins germains et Bourbons tous deux. Elles sont de plus cousines germaines du duc de Montpensier, fils de Louis-Philippe et de la reine Marie-Amélie de Bourbon de Naples.

C'est un enchevêtrement de parentés extraordinaire. Les princes de la maison de Bourbon (à l'exception des Orléans) ne se marient guère que dans leur famille; ce n'est pas un moyen de conserver la vigueur de leur race. Les enfants du roi Alphonse, s'il en a, seront aussi Bourbons qu'on peut l'être, leur père et mère, grand-pères et grand-mères, bisaïeuls et bisaïeules, trisaïeuls et trisaïeules des deux côtés (trente-deux quartiers de noblesse royale) étant tous du même sang.

Il n'y a présentement que deux membres de la maison de Bourbon régnants, le roi d'Espagne et l'impératrice du Brésil, laquelle est princesse de Bourbon de Naples et sœur de la reine Christine d'Espagne (mère d'Isabelle), de la duchesse de Berri (mère du comte de Chambord), et de la reine Marie-Amélie (mère des princes d'Orléans).

Le comte de Chambord, la reine Isabelle, l'ex-roi de Naples, le duc de Montpensier, sont tous cousins germains et Bourbons.

L'aînée des filles du duc de Montpensier est mariée au comte de Paris, son cousin germain, et sera reine si la monarchie se rétablit en France. Le comte de Paris est, comme on sait, le fils aîné du duc d'Orléans, fils aîné lui-même de Louis-Philippe. Les frères du duc d'Orléans sont le duc de Nemours, le duc d'Aumale, le prince de Joinville et le duc de Montpensier. Louis-Philippe avait aussi trois filles, dont l'aînée, la princesse Clémentine de Bourbon-Orléans, épousa le roi Léopold Ier et fut reine de Belgique; c'est la mère du roi actuel Léopold II et de la malheureuse impératrice Charlotte. Les deux sœurs de la reine Clémentine étaient aussi mariées à des princes allemands. Le duc d'Orléans et le duc de Nemours ont, de leur côté, épousé des princesses allemandes.

A. G.

MACMAHON A MALAKOFF

Un journal parisien publie les documents suivants, à l'occasion de l'anniversaire de Malakoff, par le maréchal MacMahon, qui coïncide, jour pour jour, heure pour heure, avec la date de l'enterrement de M. Thiers. Le fameux mot: *J'y suis, j'y reste*, est en même temps expliqué. Voici ces pièces:

Le 8 septembre 1855, à midi, heure pour heure, au moment où la dépouille de M. Thiers entrait dans l'église, le drapeau français était planté sur la tour de Malakoff. Celui qui venait de commettre ce grand acte s'appelait le général de MacMahon.

Il y a vingt-deux ans de cela; c'est beaucoup plus qu'il n'en faut pour qu'on oublie en France.

On trouve, à ce sujet les extraits suivants dans les rapports officiels adressés au ministre de la guerre de l'époque. Nous tirons ces renseignements d'une lettre adressée au quartier général de Sébastopol au ministre de la guerre, en date du 11 septembre 1855, par le général Péliissier:

J'ai l'honneur de vous faire parvenir, par le plus prochain courrier, un rapport détaillé sur l'attaque qui nous a rendus maîtres de Sébastopol. Je ne puis aujourd'hui que vous retracer rapidement les principaux traits de ce grand fait de guerre.

Tout étant prêt, je résolus, de concert avec le général Simpson, de faire donner l'assaut le 8 septembre, à l'heure de midi.

La division MacMahon devait enlever l'ouvrage de Malakoff, la division Dulac devait se lancer contre le redan du Carénage; et au centre, la division Lamotte-Rouge devait marcher contre la Courtine, qui réunit ces deux points extrêmes.

A midi juste, les divisions MacMahon, Lamotte-Rouge et Dulac électrisées par leurs chefs s'élançaient contre Malakoff, la Courtine et le petit redan du Carénage. Après des difficultés de franchissement inouïes et une lutte corps à corps des plus épouvantables, la division MacMahon parvint à se loger dans la partie antérieure de Malakoff. L'ennemi faisait pleuvoir sur nos braves troupes une grêle de projectiles de toute nature, le redan du Carénage surtout, battu par la Maison en croix et les bateaux à vapeur, avait dû être évacué après son occupation. Mais la division Lamotte-Rouge tenait bon sur une partie de la courtine et la division MacMahon gagnait du terrain dans Malakoff, où le général Bosquet dirigeait incessamment les réserves dont je pressais l'arrivée.

Les autres attaques étaient subordonnées à celle de Malakoff, point capital des défenses de toute la place.

Convaincu que la prise de Malakoff devait décider du succès, je concentrai toute mon attention sur Malakoff dont le général de MacMahon avait pu s'emparer complètement.

La première brigade de la division MacMahon, le 1er des zouaves en tête, suivi du 7e de ligne ayant à sa gauche le 4e chasseurs à pied, s'élança contre la face gauche et le saillant de l'ouvrage Malakoff. La largeur et la profondeur du fossé, la hauteur et l'escarpement des talus rendent l'ascension extrêmement difficile pour nos hommes. Mais enfin, ils parviennent sur ces parapets garnis de Russes qui se font tuer sur place et qui, à défaut de fusils, se font armes de pioches, de pierres, d'écouvillons, de tout ce qu'ils trouvent sous leur main. Il y eut une lutte corps à corps, un de ces combats émouvants dans lequel l'intrepidité de nos soldats et de leurs chefs pouvait seule leur donner le dessus. Ils sautent aussitôt dans l'ouvrage, refoulent les Russes qui continuent de résister, et, peu d'instants après, le drapeau de la France était planté sur Malakoff pour ne plus en être arraché.

Les Russes se virent contraints de battre en retraite.

A partir de ce moment, ils renoncèrent à toute tentative offensive. Malakoff était à nous et ne pouvait plus nous être enlevé. Il était quatre heures et demie.

Le général en chef,
PÉLISSIER.

Ainsi parlèrent les rapports du général Péliissier. Ces documents écrits en style militaire, trop concis, trop brusques, suivant la tradition, devaient rester muets sur bien des incidents héroïques.

Voici un de ceux qui ont été révélés. Au moment où le général de MacMahon gagnait le sommet de l'ouvrage, un officier accourut essoufflé en criant:

"Mon général, tout est miné, la tour où vous êtes va sauter d'un moment à l'autre."

"C'est bien, répondit le futur duc de Magenta, prévenez le général Péliissier qu'il prépare des colonnes pour couvrir l'entonnoir qu'ouvrira la mine."

—Mais vous, général?

—Moi, je reste ici en attendant. Allez!"

Telle est l'acte vérité sur le fameux mot: *J'y suis, j'y reste*. Elle n'ôte rien au sublime de la réponse.

Les rapports du commandant en chef furent suivis d'un décret impérial par lequel le général de division de MacMahon était élevé à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur. Le libellé portait en outre ces indications: *vingt campagnes, trente années de service*.

Il y a donc aujourd'hui cinquante-deux ans que le maréchal de MacMahon sert la France sans interruption.

Aucune nouvelle importante du théâtre de la guerre pendant la dernière semaine. Il n'y a pas eu d'engagements sérieux, et la position des deux armées n'a pas changé. On croit toujours, dans certains quartiers, à une intervention prochaine de l'Allemagne; d'un autre côté, les bruits d'alliance de cette dernière avec l'Italie sont démentis.

En France, le maréchal MacMahon a lancé un nouveau manifeste, dont la teneur diffère peu du premier. Les républicains ont tenu une grande assemblée à Paris, le 9, sous la présidence de Gambetta. Le tribun a fait une sortie violente contre le *cléricalisme*.

MÉLANGES

La légende chinoise de l'origine du thé: C'était au sixième siècle de l'ère chrétienne. Un fils de roi des Indes occidentales, arrière-petit-fils de Bouddah, nommé Darma, aborde sur la côte chinoise conduit par une pirogue étrange de forme, poussée par des génies invisibles, serviteurs fidèles du Grand-Tout.

Il fuyait le bruit et s'adonnait à des austérités extraordinaires; les racines étaient son pain, l'eau du ruisseau sa boisson. Il avait fait vœu de dompter la nature et de ne jamais fermer la paupière, soit la nuit, soit le jour.

Or, il arriva que, dans l'extase d'une de ses contemplations nocturnes en adoration de la lune, l'œil du Grand-Tout—la fatigue vainquit ce fanatique et l'étendit sur le sol, où il s'endormit malgré lui. Au réveil, honteux d'avoir violé son serment et dormi comme le plus vulgaire des Chinois, il employa un moyen extrême pour ne plus retomber dans la même faute, en se punissant par où il avait péché. Il se coupa les paupières, les jeta à terre et piétina dessus pour les châtier d'avoir cédé à la tentation.

Le jour qui suivit cette rude macération, il passa par le même chemin et rencontra, à l'endroit même, ses paupières changées en un petit arbrisseau jusqu'alors inconnu. Surpris de ce prodige, il cueillit quelques feuilles, les mangea et leur trouva un goût étrange, un parfum merveilleux, qui lui communiqua aussitôt une force nouvelle; ses nerfs palpitaient, dans ses veines gonflées coula un feu plus subtil, la gaieté descendit dans son cœur. Le sommeil avait un ennemi; il pouvait maintenant, sans crainte de succomber, passer sa vie dans la contemplation éternelle.

* *

Les ours se multiplient en Transylvanie dans une proportion des plus inquiétantes. On écrit de Toplicza que, faute d'aliments dans les montagnes, les ours s'avancent jusque dans les villages, où ils déciment les troupeaux. Dans la seule commune de Toplicza on signale vingt attaques dans l'espace de deux mois. Des battues ont été organisées, mais n'ont amené aucun résultat, vu le défaut de bonnes armes et l'expérience de ceux qui dirigent ces sortes de chasses.

* *

Le crapaud, appelé vulgairement aujourd'hui l'ami des jardiniers, jouit, paraît-il, d'une réputation usurpée, et s'il débarrasse les plates-bandes des légumes des limaces qui les dévalisent, c'est quand il ne trouve pas de mots plus à sa guise. C'est encore une illusion qui s'en va, et c'est la *Province*, de Bordeaux, qui nous l'enlève:

Les crapauds avaient fini par conquérir l'estime, l'approbation et l'encouragement des jardiniers, pour le zèle qu'ils déployaient dans la destruction des chenilles et des limaces.

Leur gourmandise, leur glotonnerie à se repaître des insectes nuisibles aux plantes potagères, c'était le beau côté de la médaille; mais voilà que cette vertu, sur laquelle ils vivaient, dégénère en vice. C'est le revers de ladite médaille. Il n'y a pas de médaille sans revers.

On vient de découvrir que les crapauds sont avant tout d'affreux apivores, des destructeurs acharnés des mouches à miel, qu'ils préfèrent ce gibier à tout autre, et qu'ils ne mangent de limaces que quand ils ne trouvent pas d'abeilles à se mettre sous la dent (!).

C'est un jardinier anglais qui vient de dévoiler cet affreux mystère. Il avait dans son potager un gros crapaud qui avait la garde d'un carré de choux et de plates-bandes de fraisières, mais tous les soirs il trouvait l'animal au pied d'une ruche, attendant les abeilles qui s'attachaient à rentrer et qui se reposaient un instant dans l'herbe.

Il les happait sournoisement et s'en régalaient avec volupté. Le jardinier avait beau le transporter à une grande distance de la ruche, le lendemain il le retrouvait à son endroit de prédilection, en train de croquer des abeilles.